



Les traditions des Highlanders : des superstitions qui ont réussi ?

Clotilde Prunier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/3443>

DOI : [10.4000/etudeseccossaises.3443](https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.3443)

ISSN : 1969-6337

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2001

Pagination : 125-139

ISBN : 978-2-84310-198-4

ISSN : 1240-1439

Référence électronique

Clotilde Prunier, « Les traditions des Highlanders : des superstitions qui ont réussi ? », *Études écossaises* [En ligne], 7 | 2001, mis en ligne le 29 mars 2018, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudeseccossaises/3443> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudeseccossaises.3443>

Les traditions des Highlanders Des superstitions qui ont réussi ?

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, la réputation des Highlanders n'est plus à faire : toujours occupés à fomenter de nouvelles rébellions, ce sont en outre des sauvages pétris de superstitions.

Cet attachement à des rites et à des croyances jugés absurdes par leurs compatriotes des Lowlands est proverbial : presque toutes les descriptions des Highlands parues au XVIII^e siècle en font état. Elles s'arrêtent parfois longuement sur les superstitions des habitants de la région. *A Description of the Western Islands of Scotland* (1703) de Martin Martin¹ est sans doute la plus célèbre d'entre elles, non seulement parce que c'est l'une des premières publiées, mais aussi en raison de l'influence qu'elle a exercée sur Samuel Johnson et James Boswell qui l'avaient lue avant d'entreprendre leur voyage dans les Hébrides. La personnalité de l'auteur n'est pas le moindre élément dans l'intérêt de ce récit². Martin Martin a la particularité alors rare d'appartenir à deux cultures à la fois : d'une part, à celle des Highlanders – né à Skye, il a l'érse pour langue maternelle –, d'autre part, à celle de l'Angleterre éclairée dont le cœur battant est la Royal Society. L'association de Martin Martin avec cette dernière transparait clairement dans son attitude envers les croyances et coutumes des Highlanders qu'il décrit. Il ne manque jamais de souligner que ces pratiques bafouent toutes les lois de la raison. Ainsi, il mentionne la certitude qu'ont les habitants de l'île de Taransay (au large de Harris) qu'il ne faut pas enterrer les hommes dans la chapelle St Tarran, ni les femmes dans la chapelle St Keith, au risque de voir les cadavres exhumés le lendemain, et fait part des efforts mis en œuvre pour désabuser la population :

I told them this was a most ridiculous fancy which they might soon perceive by experience if they would not put it to a trial. [...] a poor man in this island, who died a year after, was buried in St Tarran's chapel, contrary to the ancient custom and tradition of this place, but

CLOTILDE PRUNIER
Université Paul-Valéry,
Montpellier.

1. Martin Martin, *A Description of the Western Islands of Scotland*, ed. Charles W. J. Withers (1703; Edinburgh : Birlinn, 1999).

2. Voir l'introduction de Charles W. J. Withers dans l'édition citée.

his corpse is still in the grave, from whence it is not like to rise until the general resurrection. This instance has delivered the credulous natives from this unreasonable fancy³.

Les termes «ridiculous,» «unreasonable,» «credulous» ou «credulity» reviennent à plusieurs reprises sous la plume de Martin pour qualifier les croyances de Highlanders. C'est cette même attitude que l'on retrouve chez l'Anglais Edward Burt lorsqu'il évoque les sorcières censées peupler l'Écosse. Dans sa quatorzième lettre, il rapporte par le menu à son correspondant l'anecdote que leur a racontée son hôte, un notable des Highlands. Un *laird* local, s'étant rendu compte qu'on lui dérobaît régulièrement du vin, avait recherché les coupables et avait fini par décider que cela ne pouvait être que des sorcières. À la suite du piège qu'il leur avait tendu, il était convaincu qu'elles agissaient sous la forme de chats et qu'il avait blessé l'une d'elles. Il s'était alors empressé de se rendre chez une vieille femme réputée être une sorcière qu'il avait trouvée allongée ensanglantée, l'une de ses jambes posée sous son lit... Edward Burt, qui avait déjà abordé le sujet de la sorcellerie dans sa douzième lettre et déclaré sans ambiguïté que seules des personnes malhonnêtes accepteraient de témoigner de la réalité de ces phénomènes, clôt son récit sur ces mots :

I must confess I was amazed at the Conclusion of this Narration: but ten Times more when, with the most serious Air, he assured me that he had seen a Certificate of the Truth of it, signed by four Ministers of that Part of the Country [...].

When he had finished his Story, I used all the Arguments I was Master of, to show him the Absurdity to suppose a Woman could be transformed into the Shape and diminutive Substance of a Cat; to vanish like a Flash of Fire; carry her Leg Home with her, &c.: and I told him, that if a Certificate of the Truth of it had been signed by every Member of the General Assembly, it would be impossible for me (however strong my Inclination were to believe) to bring my Mind to assent to it⁴.

Néanmoins, si Edward Burt partage l'opinion de Martin sur la plupart des superstitions des Highlanders, il en est une qui les sépare. En effet, Edward Burt tourne en dérision la «seconde vue» (second sight), cette faculté qu'auraient certains de prédire des événements à venir grâce à des visions⁵ dont il refuse d'admettre l'existence même. À l'en croire, les visionnaires sont des imposteurs, et la «seconde vue» rien d'autre qu'une tromperie⁶. La «seconde vue,» qui est sans

3. Martin, 41.

4. Edward Burt, *Letters from a Gentleman in the North of Scotland to his Friend in London*, 2 vols (1754; Edinburgh: John Donald, 1974) II, 18-19. Bien que publiées en 1754, ces lettres furent rédigées entre 1720 et 1730.

5. La définition qu'en donne Martin est la suivante: «The second sight is a singular faculty of seeing an otherwise invisible object, without any previous means used by the person that sees it for that end; the vision makes such a lively impression upon the seers, that they neither see nor think of anything else, except the vision, as long as it continues: and then they appear pensive or jovial, according to the object which was represented to them», Martin, 180.

6. Burt II, 210-211: «Those who are said to have the second Sight deal chiefly in Deaths, and it is often said to be a Gift peculiar to some Families; — that is, the Cheat has, with some, been handed down from Father to Son; yet I must confess they seldom fail to be right when they reveal their Predictions, for they take the surest Method to prophesise, which is to divulge the Oracle after the Fact. Of this I had once an Opportunity to convince a Highland Gentleman, from whom I thought might have been expected more Reason and less Prejudice, than to be gulled by such Impostors».

doute la plus célèbre des superstitions attribuées aux Highlanders, se voit accorder une place particulière. Martin Martin lui consacre un chapitre à part alors qu'il examine les autres croyances au sein de chapitres dédiés aux diverses îles Hébrides⁷. En outre, alors que toutes ces croyances sont toujours présentées comme étant le fruit «ridicule,» «absurde,» «déraisonnable» de l'ignorance et de la crédulité, Martin semble donner du crédit à la «seconde vue.» Après avoir décrit le phénomène, et avant d'en soumettre d'autres exemples dont il ne met pas en doute la véracité, il fait part au lecteur de sa propre expérience :

One instance was lately foretold by a seer that was a novice, concerning the death of one of my acquaintance; this was communicated to a few only, and with great confidence; I being one of the number, did not in the least regard it, until the death of the person about the time foretold, did confirm me of the certainty of the prediction⁸.

7. Martin, 180-199. Cette attention accordée à la «seconde vue» lui vaut des commentaires peu amènes d'Edward Burt : «Upon this Subject he employs six and thirty Pages [...]. But I shall trouble you no further with so contemptible a Subject, or myself with pointing out the Marks of Imposture, except to add one Remark, which is, that this ridiculous Notion has almost excluded another, altogether as weak and frivolous; for he mentions only two or three slight Suspicions of *Witchcraft*, but not one fact of that Nature throughout his whole Book. Yet both this and second Sight are sprung from one and the same Stock, which I suppose to be very ancient, as they are Children of *Credulity*, who was begotten by *Superstition*, who was the Offspring of *Craft*; – but you must make out the next Ancestor yourself, for his Name is torn off from the Pedigree, but I believe he was the Founder of the Family.» Burt II, 278-279.

8. *Ibid.*, 181.

9. *Ibid.*, 185.

10. John Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, ed. Peter Nidditch (1689; Oxford: Clarendon, 1975), 687. [IV, xvii, 23].

Il est d'autant plus convaincu de la réalité de la «seconde vue» que d'autres visions le concernant se sont réalisées. Cependant, il se contente de constater ce qu'il considère comme des faits et ne prétend pas rendre compte de façon rationnelle du phénomène, même s'il le traite comme un objet d'étude scientifique, rassemblant autant d'éléments que possible, et tentant de s'assurer de l'exactitude des témoignages. Il réfute une à une les objections des détracteurs de la «seconde vue». Ses réponses à deux d'entre elles méritent qu'on s'y arrête. À ceux qui arguent de l'incapacité des savants à l'expliquer pour en nier l'existence, Martin rétorque :

If everything for which the learned are not able to give a satisfying account be condemned as impossible we may find many other things generally believed that must be rejected as false by this rule. For instance, yawning and its influence, and that the loadstone attracts iron; and yet these are true as well as harmless, though we can give no satisfying account of their causes, how much less can we pretend to things that are supernatural?⁹

La place accordée au surnaturel par Martin qui, par ailleurs, pose la primauté de la raison, n'est pas sans évoquer John Locke qui distingue les propositions contraires à la raison de celles qui dépassent la raison. Il est à noter que le philosophe donne comme exemple de cette dernière catégorie la résurrection des morts¹⁰. Or, dans un passage cité plus haut, Martin,

tout en raillant – car contraire à la raison – la conviction des habitants de l'île de Taransay que l'endroit où l'on enterre les morts a une importance capitale, mentionne la résurrection comme un événement allant de soi. Cette attitude ambiguë se retrouve dans la réponse de Martin à la troisième objection, de loin la plus courante, à savoir que ce n'est qu'une imposture et qu'il faut être bien naïf pour y ajouter foi. Comme cela a été vu, c'est la position d'Edward Burt. En revanche, Martin, qui n'a de cesse de se lamenter de la crédulité des Highlanders lorsqu'il s'agit du reste de leurs superstitions, prend leur défense en s'engageant sur un terrain quelque peu inattendu :

if the seers were deceivers, can it be reasonable to imagine that all the islanders who have not the second sight should combine together and offer violence to their understandings and senses, to force themselves to believe a lie from age to age. [...]

Such as deny those visions give their assent to several strange passages in history upon the authority aforesaid of historians that lived several centuries before our time, and yet they deny the people of this generation the liberty to believe their intimate friends and acquaintance, men of probity and unquestionable reputation, and of whose veracity they have greater certainty than we can have of any ancient historian ¹¹.

Martin Martin n'est pas le seul, au début du siècle, à admettre qu'il faut parfois croire l'incroyable. Ainsi, M^{gr} Nicolson, vicaire apostolique d'Écosse, entreprend un voyage dans les Highlands en 1700, c'est-à-dire à peu près à la même période que Martin, et relate les faits marquants de chaque mission. Il ajoute quelques remarques générales et s'attarde sur la «seconde vue» qui, d'après lui, «paroit bien extraordinaire et presque incroyable, si l'on n'en avoit des preuves a n'en pouvoir douter»¹². Tout comme Martin, il a recours à «des temoins dignes de foy»¹³. À l'en croire, ce phénomène vient du «malin esprit» et les visions sont «les illusions du démon»¹⁴. Il soutient que les protestants eux-mêmes en sont convaincus et précise que la «seconde vue» est plus fréquente parmi eux. Cette dernière affirmation peut paraître étonnante. En effet, bien que le rapport numérique des deux communautés religieuses la rende fort plausible (les protestants sont nettement plus nombreux que les catholiques), il est déconcertant de lire sous la plume d'un catholique qu'une superstition est plus présente chez les protestants quand on garde à l'esprit que dans les pays de la Réforme, et plus particulièrement en Écosse,

11. Martin, 185.

12. Bishop Nicolson's visitation of the Highlands, 1700 [Relation de la visite des montagnes d'Écosse faite par M. Nicolson Évêque de Peristachium Vicaire Apostolique en Écosse. En l'année 1700 Archivio de Propaganda Fide, SRnC vol. 2], SM3/1/2, ts., Scottish Mission, Scottish Catholic Archives, 26.

13. Nicolson, 26.

14. *Ibid.*, 27.

c'est l'Église romaine qui est associée à la superstition. De fait, à de rares exceptions près, toutes les croyances et pratiques superstitieuses relevées par Martin sont liées – plus ou moins intimement – non pas forcément au catholicisme en tant que tel, mais assurément à la population catholique. C'est avec un plaisir non dissimulé qu'il rapporte la mésaventure de pêcheurs s'en étant remis à de l'eau bénite répandue par un prêtre pour remplir de harengs leurs filets : « being come to the place, they soon perceived that all their nets were lost ; but the protestants found their nets safe, and full of herring : which was no small mortification to the priest and his proselytes, and exposed them to the derision of their neighbours »¹⁵.

Plus encore que la crédulité des catholiques, c'est la connivence supposée des prêtres que réprovoque Martin. Qu'il s'agisse de la consécration de puits censés apporter la guérison de tous les maux ou, plus généralement, de l'absence de condamnation des pratiques superstitieuses, tout à ses yeux semble indiquer la complicité des prêtres qui, par leur pouvoir auprès de leurs fidèles, seraient seuls à même d'y mettre un terme.

Sur l'île de South Uist, quasi exclusivement peuplée de catholiques, les habitants sont persuadés que la vallée où ils font paître leur bétail l'été est hantée par des esprits dont ils disent entendre parfois la voix et qu'ils appellent « les grands hommes. » Selon eux, toute personne qui se rend dans cette vallée sans avoir d'abord remis son sort entre leurs mains à l'aide de trois phrases perdra la raison. Comme on pourrait s'y attendre, Martin fait des remontrances aux habitants et fait mine de s'étonner de l'attitude du prêtre :

I inquired if their priest had preached or argued against this superstitious custom. They told me he knew better things and would not be guilty of dissuading men from doing their duty, which they doubted not he judged this to be [...]. The protestant minister hath often endeavoured to undeceive them, but in vain, because of an implicit faith they have in their priest¹⁶.

Cependant, il est incontestable que ces coutumes sont souvent les vestiges de l'ère druidique et qu'elles sont donc antérieures à l'établissement du christianisme en Écosse. De tous les exemples cités par Martin, un seul est à proprement parler catholique, à savoir les croyances liées à la statue en bois de saint Barr sur l'île de Barra¹⁷. Pour le reste, il s'agit plutôt de la superposition de rites catholiques sur des coutumes païennes. C'est bien là ce que reprochent les Églises issues de la Réforme

15. Martin, 30.

16. *Ibid.*, 62.

17. *Ibid.*, 65-66.

à l'Église romaine. A leurs yeux, elle s'est édiflée sur des fondements superstitieux. D'aucuns, tel le pasteur Adam Fergusson en 1750, vont jusqu'à affirmer que le catholicisme n'est jamais que le travestissement « chrétien » des superstitions païennes :

SUFFER me only to observe further on this Head, that the idolatrous Objects of Worship in Pagan and in Popish *Rome*, seem to be in many Instances the same, with a Change only of the Name, and perhaps of the Garb or Shrine [...]. There are too in the Worship of that Church gross Mixtures of Heathenish Superstition; and their Rites and Ceremonies appear to be not a little copied from the Rituals of Paganism¹⁸.

C'est en ce sens que catholicisme et superstition sont associés dans l'esprit de Martin Martin qui s'appesantit sur la propension que semblent avoir les fidèles de l'Église catholique à des croyances superstitieuses. C'est précisément ce qui est censé les distinguer des protestants écossais, s'il faut en croire ces derniers. En effet l'Église d'Écosse, sous l'impulsion, entre autres, du mouvement latitudinaire, a renoncé à l'enthousiasme des Covenanters et s'est engagée dans la voie d'une religion modérée présentée comme rationnelle et, par conséquent, opposée à toute superstition. Les presbytériens ne doutent pas de sa capacité à éradiquer les croyances et les pratiques superstitieuses des Écossais, et en particulier des Highlanders. Dans les premières années du XIX^e siècle, dans un sermon où par ailleurs il fustige l'Église romaine, le pasteur David Dickson se lance dans un plaidoyer passionné du protestantisme et de sa victoire sur la superstition :

Whence is it, that an end has, in a great measure, been put to the influence of its reign wherever Protestantism has been established? What is it that has banished, almost entirely, from the calendar even of the lowest of our people, those days of good or of evil fortune, on which they once relied, with such implicit confidence, in arranging every important transaction of business? What is it that has silenced or removed those ominous warnings, whether audible or visible, which were formerly observed with such anxious solicitude, and remembered with such alarming fidelity? What is it that has made the ghosts and spectres, at which our ancestors trembled, retire for ever to the clouds from which they were supposed to issue, or from the castles and forests which they were said to haunt, and no longer commission any of their associates to frighten our old men or children? What is it that has prevented our country from being repeopled, with a continued race of those witches and wizards, who were once the

18. Adam Fergusson, *The Leading Characters of the Church of Rome, A Sermon upon Reformation and Revolution Principles* (Edinburgh: Hamilton, Balfour, and Neill, 1750), 13.

terror of every village, and many of whom were, under the impulse of a blind and cruel superstition, persecuted unto death? What? – but the diffusion of rational and scriptural knowledge [...] ¹⁹.

D'après les protestants, en regard de la religion rationnelle mise en avant par l'Église d'Écosse, le catholicisme fait figure de système absurde ayant été rendu caduc par la nouvelle science, entre autres. Nul d'entre eux ne paraît douter de l'extravagance des doctrines catholiques. Leur principale cible est le dogme de la transsubstantiation. David Hume lui-même se gausse et annonce, avant de faire part à ses lecteurs avec une délectation évidente de quelques anecdotes :

AVERROES, the famous ARABIAN, who, no doubt, had heard of the EGYPTIAN superstitions, declares, that, of all religions, the most absurd and nonsensical is that, whose votaries eat, after having created, their deity.

I believe, indeed, that there is no tenet in all paganism, which would give so fair a scope to ridicule as this of the *real presence*: For it is so absurd, that it eludes the force of all argument ²⁰.

En somme, la religion catholique semble désormais anachronique aux protestants: elle appartient au monde ancien et n'a plus, pensent-ils, sa place dans une société éclairée, c'est-à-dire régie par la raison. Néanmoins, cette obstination à présenter le protestantisme comme une religion absolument rationnelle est une arme à double tranchant. En effet, si elle peut satisfaire les couches instruites, à commencer par les élites intellectuelles, elle n'a rien pour séduire ceux qui recherchent dans leur clergé des hommes doués de pouvoirs surnaturels. En refusant tout rôle au merveilleux, l'Église d'Écosse s'aliène une part non négligeable des Highlanders qui, même lorsqu'ils sont protestants, se tournent vers les prêtres plutôt que vers les pasteurs quand ils cherchent un remède extraordinaire à leurs maux.

Face au clergé protestant qui se targue d'être rationnel, c'est-à-dire de n'être que des hommes en quelque sorte, les prêtres ont beau jeu de mettre en avant leurs pouvoirs quasi miraculeux. M^{sr} Nicolson, par exemple, affirme que certains visionnaires «sont quelques fois délivrés [de la seconde vue] par les prières et les exorcismes accoutumés dans l'Église et appliqués par les prêtres» ²¹. Dans son histoire de la Mission d'Écosse publiée au XIX^e siècle, J.F.S. Gordon relate deux cas d'exorcisme pratiqués par M^{sr} Hay dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et note que les deux personnes «possédées» étaient protestantes et que l'une d'elles au moins se convertit à la suite

19. David Dickson, *The Influence of Learning on Religion* (Edinburgh: W. Creech, J. Ogle, W. Whyte & W. Blackwood and Oliphant, Waugh & Innes. 1814), 62-63.

20. David Hume, *The Natural History of Religion* (1757; Oxford: OUP, 1993), 167.

21. Nicolson, 27.

de cet épisode. Il précise que la personne dont il tient ces renseignements ne manquait jamais d'en faire le récit lorsque des protestants se moquaient de sa croyance aux miracles²².

Les pasteurs font la cuisante expérience de leur impuissance à convaincre leurs ouailles qu'elles sont les dupes des prêtres. À la fin du siècle encore, le pasteur de Lochcarron ne peut que déplorer la propension de ses paroissiens à s'adresser aux prêtres et ce, alors qu'il vient de s'arrêter longuement sur les effets bénéfiques du ministère de son prédécesseur :

There is one opinion, however, which many of them entertain, and which, indeed, is not peculiar to this parish alone, that a popish priest can cast out devils, and cure madness, and that the Presbyterian clergy have no such power [...]. The most effectual antidote against this delusion is to lay before them some of the most laudable of the Popish miracles²³.

Or ce remède soit-disant efficace est, tout au contraire, illusoire. Le rapport de ce pasteur est rédigé vers 1790, c'est-à-dire à la fin d'un siècle tout entier consacré à exalter les pouvoirs de la raison humaine, sans que cela ait contribué à détourner de manière tangible les Highlanders de leurs croyances. Face à cet échec, les protestants adoptent une ligne d'argumentation quelque peu paradoxale. En effet, ceux-là même qui n'ont de cesse de porter aux nues les capacités rationnelles de l'homme expliquent qu'il est de la nature humaine de croire aussi – et surtout – ce qui dépasse l'entendement et de se chercher un dieu, voire des dieux : « The constitution of man, and the whole history of mankind, conspire to prove that universal atheism never can take place, and that human creatures will put up with the worst form of religion, rather than have none »²⁴. Il y a donc concurrence entre la vraie religion et la fausse, c'est-à-dire les superstitions en tous genres. L'issue de cette lutte dépend de la rapidité avec laquelle est saisie l'opportunité de répondre aux besoins de la nature humaine et de combler le vide. C'est du moins ce qu'avance Hugh Blair dans son sermon « The Importance of Religious Knowledge to the Happiness of Mankind » :

There is a strong propension in human nature to religion; a natural preparation in the mind for receiving some impressions of religious belief. In ignorant and uncultivated minds, superstition or enthusiasm never fail to graft themselves upon this root. [...] As it is the ignorance of true religion which gives rise to those evils, this furnishes us with one strong argument for promoting

22. J.F.S. Gordon, *Scottish chronicon. The Catholic Church in Scotland, from the Suppression of the Hierarchy to the Present Time: being Memorabilia of the Bishops, Missioners, and Scotch Jesuits* (Aberdeen: A. King and Co, 1874), 278.

23. « Lochcarron, » Sir John Sinclair, ed., *The Statistical Account of Scotland*, 21 vol. (Edinburgh: William Creech, 1791-1799) XIII, 557n.

24. Alexander Gerard, *The Corruptions of Christianity considered as affecting its Truth* (Edinburgh: Mundell and Son, 1792), 54. Voir David Hume, *An Enquiry Concerning Human Understanding*, section X, Part II : « The maxim, by which we commonly conduct ourselves in our reasonings, is, that the objects, of which we have no experience, resemble those, of which we have; that what we have found to be most usual is always most probable [...]. But though, in proceeding by this rule, we readily reject any fact which is unusual and incredible in an ordinary degree; yet in advancing farther, the mind observes not always the same rule; but when anything is affirmed utterly absurd and miraculous, it rather the more readily admits of such a fact, upon account of that very circumstance, which ought to destroy all its authority ».

the knowledge of it in the world; that just and rational principles of religion may fill up the room in mens' minds which superstition will otherwise usurp [...]²⁵.

Or, du propre aveu du parti protestant – aveu certes rendu nécessaire afin de les affranchir de leur incapacité à extirper l'Église romaine d'Écosse – les deux Églises ne combattent pas à armes égales. En effet, alors que la vraie religion (le protestantisme) va contre les penchants naturels de l'homme, le catholicisme semble taillé sur mesure pour les esprits superstitieux, en d'autres mots correspond mieux à la nature humaine. Néanmoins, toutes ces déclarations ne doivent pas laisser penser qu'il existe partout sur le terrain une démarcation tranchée entre protestantisme (religion rationnelle) et catholicisme (superstition) pour ce qui est de l'attitude de leur clergé envers le surnaturel au début du siècle. Bon nombre de pasteurs garantissent la véracité des récits concernant la «seconde vue» ou des actes de sorcellerie. Ainsi, Martin Martin ne manque pas d'insister sur le fait que la plupart des exemples de «seconde vue» qu'il cite sont corroborés par les pasteurs des paroisses concernées²⁶. Comme le rappelle Edward Burt, il s'en est trouvé pour certifier qu'une femme s'était transformée en chat, avait repris forme humaine et avait emporté chez elle le membre dont elle avait été amputée. Et que penser de l'anecdote que livre, sans le moindre commentaire, le pasteur de Kirkmichael à la fin du siècle?

About 50 years ago, a clergyman in the neighbourhood, whose faith was more regulated by the scepticism of philosophy, than the credulity of superstition, could not be prevailed upon to yield his assent to the opinion of the time. At length, however, he felt from experience, that he doubted what he ought to have believed. One night as he was returning home, at a late hour, from a presbytery, he was seized by the fairies, and carried aloft into the air. Through fields of æther and fleecy clouds he journied many a mile, descending, like Sancho Panza on his Clavileno, the earth far distant below him, and no bigger than a nut-shell. Being thus sufficiently convinced of the reality of their existence, they let him down at the door of his own house, where he afterwards often recited to the wondering circle, the marvellous tale of his adventure²⁷.

25. Hugh Blair, «The Importance of Religious Knowledge to the Happiness of Mankind», *The Scotch Preacher or, a Collection of Sermons, by Some of the Most Eminent Clergymen of the Church of Scotland*, 4 vol. (Edinburgh: Dickson, 1789) I, 95.

26. Martin 188; 190; 195; 196.

27. «Kirkmichael», *The Statistical Account of Scotland* XII, 463n.

Cet épisode aurait eu lieu vers 1740 alors que le rationalisme ambiant a déjà affecté l'attitude du clergé protestant dans son ensemble. Ainsi, Samuel Johnson, lorsqu'il évoque la «seconde vue» dans *A Journey to the Western Islands of Scotland* (1775), sou-

ligne à la fois le décalage entre le discours et la réalité des Highlands et le clivage qui existe entre la population en général et les pasteurs :

It is the common talk of the Lowland Scots, that the notion of the second sight is wearing away with other superstitions [...]. How far its prevalence ever extended, or what ground it has lost, I know not. The islanders of all degrees, whether of rank or understanding, universally admit it, except the ministers, who universally deny it, and are suspected to deny it, in consequence of a system, against conviction²⁸.

Avant d'aborder ce sujet, Samuel Johnson avait salué la disparition quasi totale des autres superstitions des Highlanders, fruit d'après lui des efforts des pasteurs. Ce qu'il est intéressant de noter dans son récit, c'est un certain glissement de vocabulaire qui signale à son tour une évolution de la perception des croyances des Highlanders : «They have opinions, which cannot be ranked with superstition, because they regard only natural effects»²⁹. Le pasteur de Lochcarron emploie lui aussi ce terme. Si l'on peut concéder à Johnson que l'influence attribuée à la lune sur les récoltes ne ressortit pas à la superstition, l'«opinion» qu'expose le pasteur de Kilfinichen & Kilviceuen à la fin du siècle ressemble à s'y méprendre à une «superstition» : «They are by no means superstitious, yet they retain some opinions handed down by their ancestors perhaps from the times of the Druids. It is believed by them, that the spirit of the last person that was buried watches round the churchyard till another is buried, to whom he delivers his charge»³⁰.

Avant le récit de voyage de Samuel Johnson, une autre œuvre littéraire vient souligner un aspect différent de cette évolution. C'est vers 1750 que William Collins écrit le poème dont le titre même marque le changement de perception qui est en train de s'opérer : «An Ode on the Popular Superstitions of the Highlands of Scotland, considered as the Subject of Poetry». Ce poème est adressé à John Home, auteur de la tragédie *Douglas*. William Collins, lui rappelant le prestigieux exemple de Shakespeare³¹, l'incite à s'inspirer des croyances populaires :

'Tis thine to sing, how, framing hideous spells,
In Sky's lone isle, the gifted wizard seer,
Lodged in the wintry cave with [fate's fell spear,]
Or in the depth of Uist's dark forest dwells:

28. Samuel Johnson, *A Journey to the Western Islands of Scotland* (1775; London: Penguin, 1984), 111.

29. Johnson, 110.

30. «Kilfinichen & Kilviceuen,» *The Statistical Account of Scotland XIV*, 210.

31. William Collins, *An Ode on the Popular Superstitions of the Highlands of Scotland, considered as the Subject of Poetry* ll. 172-182. Version électronique © N.J. Endicott and I. Lancashire, Dept of English (University of Toronto), and University of Toronto Press 1997.

How they, whose sight such dreary dreams engross,
 With their own visions oft astonish'd droop.
 When, o'er the wat'ry strath, or quaggy moss,
 They see the gliding ghosts unbodied troop.
 Or, if in sports, or on the festive green,
 Their [piercing] glance some fated youth descry,
 Who now, perhaps, in lusty vigour seen,
 And rosy health, shall soon lamented die.
 For them the viewless forms of air obey;
 Their bidding heed, and at their beck repair:
 They know what spirit brew the stormful day,
 And heartless, oft like moody madness, stare
 To see the phantom train their secret work prepare³².

Bien qu'elle n'ait été publiée que vers 1780, l'Ode est le signe avant-coureur d'une tendance qui ne fait que s'amplifier avec la parution de *Fingal, an Ancient Epic Poem* de Macpherson en 1762. Le lien entre ces deux poèmes est plus intime que l'on ne pourrait le croire de prime abord. En effet, ils participent d'un même mouvement de réhabilitation des Highlands, non comme une société dont la civilisation est égale à celle des Lowlands bien que différente, mais comme une région où par miracle, si l'on peut oser cette locution, un état antérieur de civilisation a été maintenu. Par conséquent, cette région devient le terrain d'étude privilégié des «antiquaires» et des «Highland Societies» qui fleurissent. Dès lors que les Highlands sont considérées sous ce jour, pas plus l'erse (*Fingal* est censé être la traduction de poèmes écrits dans cette langue) que les superstitions ne font plus tache. Bien au contraire, ce sont eux qui donnent toute sa vérité ou, à tout le moins, sa vraisemblance, au tableau. Il n'est plus temps de se gausser: de sujet de ridicule, les superstitions sont devenues sujet de poésie. On est passé de l'Âge de la Raison à l'âge d'Ossian ou, plus exactement, on est en période de transition entre l'un et l'autre: la concomitance des deux attitudes à la fin du XVIII^e siècle est manifeste à la lecture du *Statistical Account of Scotland* (1791-1799) de John Sinclair. Cet ouvrage en vingt-et-un volumes a pour ambition de brosser le portrait le plus fidèle possible du pays à l'aube d'un nouveau siècle grâce à un rapport «statistique» qui couvre tous les aspects de la vie dans chacune des paroisses d'Écosse et reflète l'état d'esprit qui y prévaut. La plupart de ces comptes rendus sont rédigés par des pasteurs.

Dans sa démarche, le *Statistical Account of Scotland* s'apparente à la *Description of the Western Islands of Scotland* de Martin

32. Collins, ll.53-69.

Martin. Il s'agit de transmettre à un public plus large des renseignements fiables parce que venant d'un membre de la communauté concernée plutôt que de visiteurs extérieurs. Néanmoins, un siècle s'est écoulé entre les deux ouvrages. Cela transparaît nettement dans les passages qui traitent des superstitions des Highlanders. Là où Martin ne présentait que sa propre position qui était par ailleurs celle qui dominait alors dans les couches instruites de la population, le *Statistical Account* offre une palette bien plus large d'attitudes. Ceci est dû en partie à la personnalité des multiples auteurs, mais aussi à l'existence simultanée de perceptions différentes des croyances des Highlanders : la vision que l'on pourrait qualifier de romantique est certes en passe de prendre l'ascendant, cependant celle de Martin – l'approche rationnelle en quelque sorte – ne lui a pas complètement cédé le pas. Ainsi, le pasteur de Barvas (île de Lewis) signale à la rubrique « Antiquities » la présence dans sa paroisse de pierres dressées dont il daigne donner la hauteur et la circonférence. Le lecteur n'en saura pas plus – le rédacteur conclut de manière pour le moins abrupte : « The vulgar tradition concerning it, is too absurd and superstitious to deserve any notice »³³.

Cette façon de réagir est l'exception plutôt que la règle. Les autres correspondants du *Statistical Account* qui, comme lui, considèrent encore les croyances des Highlanders comme des superstitions au sens fort du terme, préfèrent exprimer leur sentiment par le biais d'une certaine ironie. Après avoir assuré que la superstition a quasiment disparu de sa paroisse, l'auteur du rapport pour Forglen ajoute dans une note :

There remains, however, still a little. [...] There are happy and unhappy days for beginning any undertaking. [...] There are also happy and unhappy feet. Thus, they wish bridegrooms and brides a happy foot; and to prevent any bad effect, they salute those they meet on the road with a kiss. It is hard, however, if any misfortune happens when you are passing, that you should be blamed, when neither you nor your feet ever thought of the matter³⁴.

C'est aussi ce ton narquois qu'adopte le Rev. Lauchlan MacKenzie (Lochcarron) – celui-là même qui fustige ses ouailles parce qu'elles ont recours aux prêtres – lorsqu'au détour de la rubrique « Seasons » il informe le lecteur : « The seasons are always wet in this place, but within these few years they seem to be turning worse. Everything almost is reckoned a sign of rain. [...] In a word, a Highlander may make any thing a sign of rain,

33. « Barvas, » *The Statistical Account of Scotland* XIX, 272.

34. « Forglen, » *The Statistical Account of Scotland* XIV, 541.

there is no danger he shall fail in his prognostication»³⁵. En somme, on déplore, mais on ne condamne plus. À la lecture du *Statistical Account*, il est frappant de constater la permanence de l'association du catholicisme aux superstitions des Highlanders. Les pasteurs d'Applecross, de Canisbay, Fordice, Killin, Kilmuir, Kintail, Lochcarron, Logierait et Tiry y font allusion. Ce qui a changé, c'est que là où Martin dénonçait un lien actif ne reste plus que la mention de chapelles en ruine et de mots vides de sens. Le pasteur d'Applecross, par exemple, dresse la liste des expressions propres à sa paroisse avant de préciser : «They are the remnants of Popish oaths, which, having lost their original meaning, are now used as expletives in conversation»³⁶. C'est précisément parce qu'elles semblent désormais des coquilles vides que les superstitions ne provoquent plus la répulsion des âmes éclairées³⁷. Cependant, il en va autrement du mot lui-même. Une répugnance à l'employer, ou plutôt à admettre qu'il convient aux pratiques des habitants d'une paroisse donnée, se fait clairement sentir. Ainsi, nombre de correspondants commencent par proclamer que les paroissiens ne sont plus superstitieux, puis ajoutent une note qui contredit leur première affirmation. D'autres, tel le pasteur d'Olrick, semblent avoir peine à concéder la persistance de telles croyances et préfèrent minimiser la part qu'y a la superstition : «Unless it be that notion of witchcraft are not wholly eradicated from the minds of some weak and ignorant persons, superstition of any sort has little or no hold of them»³⁸. D'autres encore trouvent des excuses à leurs ouailles. C'est le cas du Rev. Patrick Stewart de Killin qui, après avoir exposé les superstitions liées à la cloche de la chapelle St Fillan, révèle que ladite cloche a été mise sous clé afin de mettre un terme à ces pratiques et déclare qu'il est juste de souligner que les Lowlanders participaient eux aussi à ces cérémonies. Ce refus du terme est manifeste dans le choix du titre des rubriques où apparaissent les commentaires sur la superstition. Les pasteurs de Kirkmichael et de Logierait sont parmi les rares à ne pas se voiler la face. La rubrique de l'un s'intitule «Superstitions, Ghosts, Fairies, Genii, & c.» ; celle de l'autre «Superstitious Opinions and Practices.» Si la première procède de l'inventaire, la seconde ne se contente pas d'énumérer les pratiques locales. En effet, le Rev. Thomas Bisset après en avoir clairement admis la nature superstitieuse, tente d'en expliquer la permanence. Il a pour cela recours aux causes déjà invoquées

35. «Lochcarron,» *The Statistical Account of Scotland* XIII, 556-557.

36. «Applecross,» *The Statistical Account of Scotland* III, 380.

37. «Moulin,» *The Statistical Account of Scotland* V, 72 : «A number of trifling ceremonies, which had their origin in superstition, are still continued at christenings, burials, and other solemn or festive occasions; but they seem to be retained rather from an attachment to old usages, than from the belief, that the observance or omission of them is attended with any important effect.»

38. «Olrick,» *The Statistical Account of Scotland* XII, 160.

dans la première moitié du siècle, à savoir mélange de rites druidiques et catholiques, et nature humaine. Une fois le catalogue refermé, il conclut :

These several particulars, if considered separately, may appear trifling, but, taken all together, they form no inconsiderable part of what, (with only slight variations,) the religion of the vulgar will always be, in every age, and in every stage of society, and indeed, whatever be the religion which they profess, unless they are so grossly stupid, or so flagitiously immoral, as to be incapable of feeling the restraints of any system of religion, whether rational or superstitious³⁹.

En quelque sorte, c'est un moindre mal et, en tout état de cause, un mal nécessaire. Certains vont même plus loin, et mettent en avant les effets positifs de ces superstitions, ce que Martin Martin n'aurait jamais envisagé. De fait, le pasteur de Canisbay, suivant un schéma désormais familier, commence par assurer ses lecteurs que les superstitions d'antan disparaissent peu à peu, puis insère la note suivante :

No gentleman, however, of the name of SINCLAIR, either in Canisbay or throughout Caithness, will put on *green apparel*, or think of crossing the *Ord* upon a *Monday*. They were dressed in green, and they crossed the *Ord* upon a *Monday*, on their way to the battle of Flowden, where they fought and fell in the service of their country, almost without leaving a representative of the name behind them. The day and the dress are accordingly regarded as inauspicious. [...] A superstition thus derived from the heroism of their ancestors, and so well calculated to excite a similar spirit in their offspring, philosophy itself will allow to be preserved from oblivion⁴⁰.

De nuisance à éradiquer, la superstition est donc élevée au rang d'atout précieux à préserver à tout prix. Rares sont ceux qui reprennent l'argumentation du pasteur de Canisbay : les croyances des Highlanders ne sont guère présentées comme le vecteur du sentiment patriotique et de l'héroïsme, c'est-à-dire de l'ardeur guerrière de ces derniers. En revanche, un certain nombre de comptes rendus insistent sur le fait qu'elles n'ont pas d'effet négatif sur leur comportement et qu'elles sont même parfois le fondement de leur moralité. Néanmoins, aucun correspondant du *Statistical Account* ne va aussi loin que le Colonel David Stewart qui, dans ses *Sketches of the Character, Manners, and Present State of the Highlands of Scotland* parus en 1822 récrimine contre les missionnaires évangéliques qui, selon lui, sont venus à bout de la superstition des Highlanders—

39. «Logierait,» *The Statistical Account of Scotland* V, 85.

40. «Canisbay,» *The Statistical Account of Scotland* VIII, 156n.

«an impressive, captivating, and, if I may be allowed to call it so, a salutary superstition»⁴¹ – et ont par là-même créé un vide funeste :

Thus have been extirpated the innocent, attractive, and often sublime superstitions of the Highlanders [...]. When so much has been done to destroy these feelings, it were well that equal pains had been taken to substitute good principles in their room. [...] I trust I shall not be thought too partial to the ancient and innocent superstitions of my countrymen, if I wish that there were more checks on vice than the law affords; and confess my belief that the fear of a ghost is as honourable and legitimate a check as the fear of the gallows, and the thoughts of bringing dishonour on a man's country, name and kindred fully as respectable as the fear of Bridewell, Botany Bay, or of the Constable's whip⁴².

Le retournement de situation est absolu. À l'instar de David Stewart, plusieurs correspondants du *Statistical Account* expriment leur regret de voir disparaître certaines superstitions, désormais envisagées comme des traditions dont il est essentiel de garder au moins une trace écrite pour les générations futures. Déjà Martin Martin signalait en passant telle ou telle croyance qui n'avait plus cours, mais c'était toujours pour s'en réjouir. Dorénavant, on s'accroche désespérément à toute trace d'une antiquité plus ou moins proche. Le pasteur de Callander ouvre sa rubrique «Peculiar Customs» sur ces mots : «The people of this district have two customs, which are fast wearing out, not only here, but all over the Highlands, and therefore ought to be taken notice of, while they remain»⁴³. Tout comme lui, la plupart des correspondants évoquent les «superstitions» des Highlanders sous la rubrique des «coutumes» ou du «caractère» des habitants. L'un d'eux les mentionne à la rubrique «langue» et d'autres encore associent leurs commentaires à ce sujet à ceux qu'ils ont à faire sur la façon de se vêtir des paroissiens. Ainsi, toutes les caractéristiques autrefois vilipendées du Highlander (l'érse, les superstitions et le costume régional) sont devenues partie intégrante d'un folklore digne d'être protégé des altérations du temps. Les traditions des Highlanders, pendant romantique des superstitions tant décriées, sont vénérées comme les vestiges d'une époque révolue : le Highlander de Walter Scott est né.

41. David Stewart, *Sketches of the Character, Manners, and Present State of the Highlands of Scotland* 2^e éd., 2 vol. (Edinburgh: Archibald Constable & Co, 1822) I, 105.

42. Stewart I, 135-36 n.

43. «Callander,» *The Statistical Account* XI, 620.